

Extrait n°2 :

*Rêver l'obscur : femmes, magie et politique*, Starhawk, éditions Cambourakis, 2015, p40-42.

« La mise à distance est l'aboutissement d'un long processus historique. Il s'enracine dans la transformation, à l'âge du bronze, de cultures fondées sur la mère et la terre, dont les religions s'adressaient à une Déesse et à des dieux faisant corps avec la nature, vers des cultures urbaines patriarcales conquérantes dont les dieux inspiraient et soutenaient les guerres. Yahvé de l'Ancien Testament en est le premier exemple, lui qui promet à son Peuple élu la maîtrise sur le règne animal et végétal, et sur les autres peuples qu'il encourage à envahir et à dominer. Le christianisme approfondi cette séparation en établissant une dualité entre l'esprit et la matière, qui identifie la chair, la nature, la femme et la sexualité avec le diable et les forces de l'enfer. Dieu a été représenté comme un homme mâle, non contaminé par les processus de la naissance, des soins nourriciers, de la croissance, de la menstruation et de la corruption. Il a été enlevé de ce monde vers un royaume spirituel transcendant, quelque part ailleurs. Les valeurs de bonté et de vérité ont été retirées à la nature et au monde. Comme le dit Engels : « La religion vide fondamentalement l'homme et le monde de tout contenu, elle transfère ce contenu à un fantôme de Dieu distant qui lui-même alloue un peu de son abondance aux êtres humains et à la nature. (56) »

Le retrait du contenu, de la valeur, sert de fondement à l'exploitation de la nature. L'historien Lynn White a affirmé que, « quand les esprits contenus dans les objets, qui avaient auparavant protégé la nature de l'homme, se sont évaporés » sous l'influence du christianisme, « le monopole effectif de l'homme sur l'esprit dans ce monde a été confirmé, et les vieilles inhibitions concernant l'exploitation de la nature se sont effondrées (57) ». Les forêts et les bois n'ont plus été sacrés. Le concept de bois sacré, d'un esprit faisant corps avec la nature, a été considéré comme idolâtre. Mais quand la nature est vide d'esprit, la forêt et les arbres ne sont plus que des troncs (58), des choses à mesurer en stères, valables seulement pour leur rentabilité et non pour leur existence ou leur beauté, ou même comme parties d'un écosystème plus vaste.»

La dévalorisation des êtres humains autorise la formation de relations de pouvoir dans lesquelles les êtres humains sont exploités. La valeur intrinsèque, l'humanité, est réservée à certaines classes, à certaines races, au sexe masculin : leur pouvoir sur les autres est ainsi légitimé. La représentation masculine de Dieu fait des hommes des véritables porteurs de l'humanité et légitime la loi masculine. La blancheur de Dieu, l'identification du bien avec la clarté et du mal avec l'obscurité, rend la blancheur porteuse d'humanité et légitime la suprématie des Blancs sur ceux qui ont une peau noire. Même quand nous ne croyons

plus, au sens littéral, en Dieu blanc et mâle, les institutions de la société intègrent son image à leurs structures. Les femmes et les personnes de couleur ne sont pas présentes aux niveaux les plus élevés de la hiérarchie qui détient le pouvoir-sur. Notre histoire, notre expérience, notre présence peuvent être effacées, ignorées, banalisées. Le contenu de la culture est assimilé à l'histoire des mâles blancs de la classe supérieure. La souffrance de tous ceux d'entre nous qui sont jugés *autres* – les pauvres et les classes ouvrières, les lesbiennes et les homosexuels, les handicapés, ceux qui ont été étiquetés malades mentaux, l'arc-en-ciel des différentes races, religions et héritages ethniques, toutes les femmes, mais surtout celles qui ne rentrent pas dans les rôles culturellement définis – n'est pas la souffrance d'une simple discrimination, mais celle d'une négation répétée sans cesse. C'est la souffrance de savoir que nos intérêts ne seront pas pris en compte, à moins que nous ne les défendions nous-mêmes, et que dans ce cas encore ils seront considérés comme périphériques pour la culture, l'art et la politique.

(56) Engels, Friedrich, « *Humanism Versus Pantheism: on Thomas Carlyle* » in Selman et Martel, *op. Cit.*, p.234-235.

(57) White, Lynn Jr, « *The historical Roots of our Ecologic Crisis* » in Spring, David et Eileen, *Ecology and Religion in History*, N.Y, Harer and Row, 1964, p.25 [« *Les racines historiques de notre crise écologique* », in Bourg, Dominique et Roch, Philippe, *Crise écologique, crise des valeurs ? Défis pour l'anthropologie et la spiritualité*, Labor et Fides, 2010]

(58) Cf. « *Timber : What Was There for Them* », p.56-64 et « *Forest : the Way We Stand* », p.220-221, in Griffin, Susan, *Woman and nature*, *op. Cit.*